

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 3

Artikel: L'enfant sous la neige
Autor: Moret, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Prusse, puissance protestante, avait appuyé les observations présentées par les puissances catholiques; mais le Concile avait passé outre.

Aussitôt, les évêques prussiens, qui s'étaient longtemps opposés à la proclamation du nouveau dogme, se réunirent à Fulda, siège du plus ancien évêché allemand, et adressèrent aux catholiques de leur nationalité un appel les invitant à se soumettre aux décisions du Concile. Mais un certain nombre de professeurs de théologie des universités allemandes refusèrent la soumission demandée.

Dès lors, divers conflits entre l'Eglise et l'Etat, qui n'ont fait qu'augmenter de jour en jour et soulèvent aujourd'hui les plus vives discussions.

La Scène, de Genève, publie ces jolis vers que nous nous permettons de lui emprunter.

SI J'AVAIS DE L'ARGENT.

A mon vieil ami MARC PASCHOUD.

Dans le salon ainsi qu'à la cuisine;
 Dans la chaumière aussi bien qu'au manoir;
 Dans les bureaux de même qu'à l'usine,
 Un gousset plat nous montre tout en noir.
 Moi, second Job, je ne vois point en sombre
 Ce qui pour tous est un cas affligeant...
 De jours heureux aurais-je un plus grand nombre
 Si j'avais de l'argent ?

À dix-huit ans, amoureux d'Amélie,
 A son papa je demandais sa main.
 Mais j'étais pauvre : il rit de ma folie
 Et sans façon me traita de gamin.
 Deux jours après... reprenant l'équilibre,
 Je me disais, heureux d'être Gros-Jean :
 — Aurais-je encor le bonheur d'être libre
 Si j'avais de l'argent ?

Comme un richard, je crois être malade:
 Le docteur vient en mon pauvre taudis :
 — « Mon cher client, vite une promenade ! »
 Dit-il soudain sans nul salmigondis.
 Par ce moyen permis à mes finances,
 Il me guérit, cet homme intelligent !...
 Éviterais-je ainsi les ordonnances
 Si j'avais de l'argent ?

Si la fortune ignore ma retraite,
 D'un vieux copain j'y garde l'amitié.
 Que le destin nous choie ou nous maltraite,
 Tout entre nous est toujours de moitié.
 Ma main répond à la main qui la serre ;
 Le vrai bonheur croit en se partageant...
 Pourrais-je croire à l'amitié sincère
 Si j'avais de l'argent ?

Il me faudra bientôt plier bagage
 Et m'enbarquer pour un bord inconnu.
 Je partirai bien regretté, je gage,
 Pour ce pays d'où nul n'est revenu.
 Pas d'héritiers, cruels oiseaux de proie !
 Pas d'avocats de mes biens se gorgeant !...
 On pleurera... l'on serait dans la joie
 Si j'avais de l'argent !

LOUIS BOGEY.

Onna veindzance.

Quand bin lo bon villio catsimo d'Osterva dit
 que la veindzance est défeindia ai chrétiens dé

mémo qu'ài Jui, on tràovè tot parài dâi dzeins
 qu'ont portant étâ reçus, qu'on derâi que n'ont
 jamé recordâ clia demanda, et que font dinsè état
 de n'étrè ni chrétiens, ni pî Jui.

Gabiottet dévessâi menâ on moulo pè Lozena.
 Cé moulo qu'étâi eintetsi que dévânt, découtè lo
 catse-borré, étâi ézi à tserdzi; assebin Gabiottet
 ne sè pressa-te pas; et coumeint l'étiônt prâo
 accouâiti po menâ lo fémé, sè peinsâ que l'étâi
 prâo vito dè preparâ lo tsai lo matin, dévânt dè
 parti.

Dévâi lo né, lo dzo dévânt, quant l'est que l'a-
 brévâ lè tsévaux, ne sé pas se lè menâ ao borné
 pè la crinière, ao bin se lo lincou lâi tsequâ dâi
 mans à 'na dzevatâie que fe lo *Bron*, mâ tantia
 que cé tsévau eut la bianna dè cabriolâ, et on
 iadzo que sè cheinte libro, lo vouaiquie lavi ein
 léveint la coumeincoura derrâi, et ein faseint dâi
 débordenâies pî què lo lulu dè Pompapliè à la
 féta civiqua dè Lasarrâ. Ma fâi faille traci, et n'est
 qu'après avâi corratâ 'na demi-hâora, qu'on lo
 put racrotisi; assebin Gabiottet étâi reindu et la
 gardâvè balla à se n'héga.

Lo leindéman matin, faille don preparâ lo tsai,
 et tandi que lo vòlet coumeincivè dza à traîrè lè
 cllivettès po eingraissi lè z'assi, Gabiottet lâi fâ :
 Arréta-tè vâi on momeint ! faut que clia pesta dè
 Bron mè payâi se n'escampetta dè hier-a-né; te
 n'eingraissèrè que lè ruès dâo coté dè la *Grise*, et
 on s'ein fot que lè z'abots veréyont grâ dâo coté
 dâo Bron, tant pis por li, sarâ bin son dan. Lo
 vòlet n'eingraissâ don què dâo coté dè la cavalla,
 et quand lo tsai fut tserdzi et lè tsévaux appliyi,
 Gabiottet preind se n'écourdjâ, éclliattè onna pé-
 tâie ein faseint *hiu !* et tot conteint dè peinsâ que
 cein verivè châ po la Grise et grâ po lo Bron, ye
 fe à stusse : Ora, tè ! te l'as stu iadzo te n'affèrè,
 villie rosse ! hardi, trace pî coumeint hiai se te
 pâo; et po lo puni bin mé, s'agueliâ onco su lo
 tsai, mâ tot d'on coté, po fèrè pèsâ la tserdze dè
 cé tsancro dé tsévau.

1 L'enfant sous la neige.

Ce matin là il faisait un froid très dur. La neige qui
 menaçait depuis plusieurs jours était tombée toute la
 nuit, si bien que les toitures des maisons disparaissaient
 sous une belle ouate bien blanche et toute veloutée qui
 donnait le frisson aux plus braves.

Si un rayon de soleil fut venu moduler sa note claire,
 dans ce concert d'hiver, le regard charmé par le pittores-
 que du paysage se fut vite réjoui, mais le soleil, vaine-
 ment sollicité, s'attardait en route, aucune lueur n'éclair-
 rait le ciel gris, le temps restait lourd, chargé et sombre.

Que voulez-vous, c'était l'hiver, et le bon Dieu, qui
 nous ramène chaque année le printemps et les fleurs,
 n'a voulu que mieux nous faire sentir, par quelques vilaines
 journées, le prix inestimable du bonheur qu'il nous tient
 en réserve.

C'était un lundi, un jour que l'on eut bien fait, dans son
 intérêt, de ne point placer le lendemain du dimanche.

Il est de fait que le lundi, surtout si le dimanche a
 été agréable, on se lève plus tard que d'habitude, on
 éprouve quelque peine à se mettre au travail, cela coûte
 davantage d'aller au bureau, à l'usine, à l'atelier, à l'école.

Oh ! à l'école surtout.

C'est ce que se disait la petite Geneviève qui ayant beau se frotter les yeux de ses gros poings fermés et se détirer les bras, ne pouvait parvenir à se réveiller.

Déjà Mme Laroche, une jolie maman de vingt et quelques années, et qui probablement n'avait pas le préjugé du lundi, était levée depuis deux heures et tournait dans la maison.

Le ménage était fait, le déjeuner sur le feu et le mari parti.

C'est qu'il est bon de vous dire que les Laroche n'étaient point des millionnaires, ni même des gens très fortunés; on peut même ajouter qu'ils ne possédaient que leurs bras pour vivre, pour les faire vivre plutôt, mais quand on est jeune, bien portant et courageux, je vous jure que c'est quelque chose.

Petits-fils de paysans, enfants d'ouvriers, ils n'avaient pas rêvé au-dessus de leur condition et s'étaient mariés, poussés l'un vers l'autre par une véritable attraction qu'expliquait leur conformité de goût et d'éducation.

Aussi était-ce un excellent ménage que l'on citait dans le quartier, et l'on ne parlait jamais de la bonne conduite et du courage au travail de Charles Laroche sans rappeler la gentillesse et les bonnes manières de sa femme, qui pour être disoit-on fière et distinguée n'en était pas moins laborieuse autant que son mari et à coup sûr, de cœur aussi excellent.

Ces braves gens avaient d'autant plus de mérite qu'ils avaient vraiment beaucoup de mal, quoiqu'ils fussent loin de se plaindre.

Laroche était contre-maitre dans une manufacture et gagnait bien sa vie; Madame Laroche, ouvrière en lingerie était d'une dextérité qui lui permettait de s'assurer de bonnes journées.

Mais ils étaient de nombreuse famille et avaient des charges un peu lourdes. C'était une vieille tante paralysée d'abord, puis les grands parents à qui la dureté des temps n'avait pas permis de faire les réserves nécessaires pour les derniers jours.

Grâce au jeune couple, les pauvres vieux ne manquaient de rien. Leur existence était réglée comme s'ils avaient eu de belles rentes inscrites au grand livre et aucune des petites douceurs qui font le charme des vieillards, devenus d'ailleurs peu exigeants, ne leur était refusée. — Le grand papa avait son tabac, la grande maman sa chaufferette et la vieille paralytique son café au lait auquel elle tenait, disoit-elle, plus qu'à l'existence, et qu'elle partageait religieusement tous les matins avec Ravageur, un gros chat gris qui vivait dans ses jupes depuis dix ans tout à l'heure et qu'elle affectionnait, quoiqu'il n'ait rien d'intéressant.

Eh bien! les plus heureux dans tout cela, ce n'étaient ni les vieux, ni même Ravageur, l'affreux chat, qui quelquefois se payait à lui tout seul la tasse de café au lait bien sucré, mais les Laroche qui avaient la santé et la conscience satisfaite.

Puis un jour Geneviève était apparue et l'enfant avait été un surcroît de dépense dans le petit ménage déjà si à l'étroit. Mais on ne s'était guère inquiété de cela et on lui avait fait un accueil aussi chaleureux que celui que le bon Dieu réserve aux anges qu'il reçoit dans son paradis.

Une bouche de plus, cela ne compte pas, puis elle était si petite.

Seulement avec le temps elle s'accusa d'avantage et il arriva un moment où l'on ne fut pas tous les jours à l'aise chez les dignes gens; mais bah! on en fut quitte alors pour se priver un peu plus, se marchander un plaisir, et le travail aidant, les dettes, apparaissant pour la première fois, ne grossirent pas trop vite. (A suivre)

MAISONS OUVRIÈRES. — M. Jean Dollfuss, le créateur des cités ouvrières, vient de présenter à l'assemblée générale de la Société mulhousienne

de cités ouvrières, le rapport sur la dernière année budgétaire de la Société. Dans le courant de la dernière année, il a été construit 16 maisons, dont 11 sont déjà vendues aujourd'hui. Ces 16 maisons portent à 996 le chiffre des constructions exécutées par la Société. Au 30 juin dernier, 672 maisons étaient entièrement payées. Les versements faits par les ouvriers acheteurs, depuis la création de la Société jusqu'à la même date, s'élèvent à la somme de 3,845,735 francs, dont 2,388,850 francs en compte du prix de leurs maisons et 1,456,877 francs pour intérêts, frais de contrat, impositions, etc. Voilà donc près de 4 millions provenant de l'épargne de la population ouvrière de Mulhouse. Ces chiffres dispensent de tout commentaire.

Nous nous faisons un plaisir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'annonce, dans notre Supplément, de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. Cette publication, qui va entrer dans sa 87^{me} année, nous donne l'énumération des principaux sujets qu'elle se propose de traiter cette année. Nous y voyons figurer une brillante collaboration, qui compte, outre plusieurs auteurs étrangers, ce que la Suisse romande a de plus distingué parmi ses écrivains, romanciers, poètes, économistes, savants, chroniqueurs, etc. De tels éléments mettent certainement la *Bibliothèque universelle* au premier rang des publications périodiques; elle fait honneur à la Suisse romande, qui doit être fière de la posséder et de l'encourager.

Un mendiant rencontre un de ses confrères, borgne, manchot, affreusement difforme.

— Hé bien! ça marche-t-il les affaires?

— Euh! euh!

— Combien ramasses-tu par jour?

— L'un dans l'autre ça va à une quarantaine de sous.

— Imbécile, quarante sous! Je ne donnerais pas ma journée pour dix francs, si j'avais la chance d'être aussi estropié que toi!

Un quidam frappe l'autre jour à la porte d'un peintre de notre ville:

— Pardon, monsieur, je croyais frapper chez madame B...

— Ce n'est pas ici, adressez-vous au fond du corridor, la porte à gauche.

L'artiste, irrité d'avoir été dérangé dans son travail, ferme brusquement sa porte; puis, se ravissant, la rouvre presque aussitôt:

— Monsieur! hé! monsieur!

— Plaît-il? fait le visiteur en se retournant.

— Si vous êtes gaucher, c'est à droite.

THÉÂTRE. — Dimanche 22 janvier, début de M^{me} Buscaï, jeune première.

VINGT ANS APRÈS

Suite de la « Jeunesse des Mousquetaires », drame en 5 actes. — On commencera à 7 heures précises.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & C^{ie}